

LE DIAMANT PERDU.

(Suite et Fin)



feu, donnant à entendre qu'ils ne savaient plus où l'on était.

La situation se compliquait cruellement, de toute la troupe il n'y avait plus que Richard et les sauvages de valides ; et les sauvages pouvaient seulement être employés comme guides, et le jeune juge de paix, chargé de Clara inanimée, devait encore soutenir Brissot excédé et anéanti. Quant au vicomte, bien que son esprit eût conservé tout son ressort, il avait assez à faire de porter à moitié la pauvre Rachel qui se pendait à son bras, en poussant de faibles plaintes, il fallait prendre une détermination.

—Que faire ? dit Martigny, toujours le premier dans le conseil comme dans l'action, en croyant nous sauver nous risquons de nous jeter au plus fort du péril. Si seulement on voyait le soleil, on essaierait de s'orienter, mais comment y parvenir à travers cette horrible fumée ?

—Ecoutez ! dit Richard en désignant la partie du bois où l'incendie sévissait avec le plus de fureur, n'entendez-vous pas une voix humaine de ce côté ?

On prêta l'oreille ; en effet, à moins de vingt pas de là, derrière un rideau de flammes, s'élevait une voix qui disait, tantôt en anglais, tantôt en espagnol, mais avec l'accent d'une profonde terreur :

—Au secours !... me laissera-t-on brûler tout vivant !... Je ne puis plus bouger, et voilà que le feu me gagne... que le démon déchire celui qui m'a ainsi blessé ! Camarades, venez à mon aide !... gentlemen volontaires, par ici ! Jugez-moi, condonnez-moi, mais épargnez-moi cet affreux supplice... Voici la flamme... alerte !... au secours !... Notre-Dame, saint Jacques, ayez pitié de moi !... Que l'enfer confonde...

Puis les sons devinrent indistincts.

—C'est don Fernandez que nous avons laissé gravement blessé dans une clairière du bois, dit Richard.

—Oui, c'est Fernandez, répliqua Martigny d'un ton solennel, et, comme je lui ai prédit, il récolte ce qu'il a semé... Deux fois il a allumé un incendie où Brissot et moi nous devons périr dans les flammes destinées à nous dévorer.

—Qui sait, dit le négociant, si nous n'aurons pas un sort pareil au sien ? Aussi, maintenant que ce malheureux va paraître devant Dieu, j'oublie ses torts envers moi et je les lui pardonne !

Quoique ces paroles eussent été prononcées assez bas, quelques sons en étaient sans doute parvenus jusqu'à Fernandez, car il reprit d'une voix de plus en plus déchirante et saccadée :

—Où êtes-vous donc, vous qui parlez ?... Au secours ! vite au secours !... Je brûle, je brûle !... Oh ! que je souffre !... Que le diable vous étrangle ! vous arriverez trop tard... Je sens... ah !...

Et l'on n'entendit plus rien.

—Il est mort, dit Richard.

—Et sa mort, ajouta le vicomte, va peut-être devenir pour nous une cause de salut... Les guides, d'après la position de Fernandez blessé et incapable de se mouvoir, sont enfin parvenus à s'orienter. Les voilà qui cherchent attentivement un passage dans l'incendie, et, Dieu me pardonne ! on dirait qu'ils l'ont trouvé !

En effet, Tête-de-Crin et Nez-Percé paraissaient maintenant se rendre compte exactement de la direction qu'ils devaient prendre, et avec la rapidité de décision qu'exigeaient les circonstances, ils appelèrent auprès d'eux le reste de la troupe. A peine les Européens eurent-ils vu quelle terrible région il s'agissait de traverser, que les plus hardis, encore cette fois, demeurèrent terrifiés.

La flamme, en effet, venait de passer sur cette partie du bois, mais elle s'était bornée à dévorer rapidement les feuilles et les branches légères, sans s'attaquer aux troncs et aux grosses branches qui lui auraient fourni un aliment plus durable. Or, les voyageurs devaient s'engager au milieu de ces arbres fumants, aux rameaux carbonisés et dont plusieurs brûlaient encore en entier, à travers des monceaux de cendres perfides et sous une pluie de braises.

Il fallut pourtant s'y résoudre. D'abord on avançait sans trop de peine, bien qu'on eût encore à faire de continuels circuits pour éviter des massifs enflammés dont la chaleur, même à distance, était intolérable. Mais bientôt les difficultés se multiplièrent ; souvent on ne voyait plus à se conduire ; on était aveuglé par la fumée, la respiration était pénible et oppressée. A un certain moment, le danger devint plus grand encore.

On traversait un terrain bas et encombré de plantes vertes qui, à demi-consumées, répandait une fumée extrêmement noire et compacte ; cette fumée empruntait aussi sans doute aux herbes dont elle s'exhalait certaines propriétés malfaisantes, car elle était accompagnée d'une odeur âcre, nauséabonde, qui causait le vertige. Les voyageurs, déjà si cruellement éprouvés par les fatigues et la souffrance, ne tardèrent pas à ressentir son influence funeste. Une toux douloureuse secouait leur poitrine ; leurs traits étaient livides, leurs tempes battaient avec violence ; ils se sentaient pris d'un insurmontable abattement. Il importait donc de sortir au plus vite de cette atmosphère empestée, sinon leur mort à tous était certaine ; mais on eût dit que le ciel les avaient condamnés. Les guides